

VOYAGE SPORTIF EN AMÉRIQUE DU SUD

D'ALBERTO BONACOSSA

(membre du C. I. O. pour l'Italie)

Le feu d'Olympie, venant de Grèce par la voie des airs et symboliquement porté dans le stade de Buenos-Aires par un bel athlète grec, a allumé la flamme de la civilisation méditerranéenne et l'a fait briller ainsi sur ces « Primeros Juegos Deportivos Panamericanos », qui se sont déroulés du 25 février au 8 mars, selon le protocole olympique et avec la participation de plus de 2000 athlètes des deux Amériques.

J'ai eu le bonheur d'assister à cette grande réunion d'athlètes américains, réunion qui, pour moi, a été une riche source d'expériences. Cette réunion de sportifs des deux hémisphères américains, qui a eu lieu à la veille des Olympiades de 1952 et le sens d'une « continentalité » sportive toute particulière, de la part des concurrents, ont fait naître en moi le plus vif intérêt. Intérêt d'autant plus grand, qu'il m'a semblé assister à la formation réelle d'une conscience sportive unitaire chez des peuples réunis par les intérêts particuliers de la vie en commun.

En parlant des collectivités humaines, on se sert souvent de termes comme: « conscience géopolitique », « géo-économique » ou « géo-stratégique ». Je ne voudrais pas créer un autre néologisme, mais je crois que, désormais, on peut aussi parler d'une « conscience géo-sportive », surtout lorsqu'il s'agit d'une réunion comme celle des Jeux panaméricains, dont le comité est présidé par Avery Brundage, vice-président du Comité olympique international et président du plus grand groupe mondial de fédérations sportives: le Comité olympique des Etats-Unis d'Amérique.

Vingt-huit Etats américains (tous sauf l'Uruguay, qui s'en est tenu éloigné pour des raisons étrangères au sport) ont envoyé leurs athlètes dans la capitale argentine, à Buenos-Aires, qui est peut-être la ville du monde la plus riche en installations sportives. On peut affirmer que la nature a donné à Buenos-Aires d'immenses avantages représentés par la grande plaine qui l'entoure et l'immense estuaire vaseux du Rio de la Plata, où elle est construite. Quatre millions d'habitants et un grand nombre de stades, piscines (dont une de 800X50 m.), 27 courts de golf (oui, messieurs les joueurs de golf italiens!), une nouvelle piste à bicyclettes vraiment merveilleuse, une succession incomparable de courts de tennis, de polo, de basket, une forêt de mâts sur la Plata, un aéroport, dans la ville, pour voyages de courte durée, et un autre, immense, à 50 km. du centre de la ville, pour les avions à autonomie transatlantique. Voilà le décor où se sont déroulés les Jeux panaméricains.

Je ne veux pas passer sous silence l'amabilité vraiment exquise et la grande capacité d'organisation du Comité olympique argentin. En particulier, je dois citer le nom de M. Rodolfo Valenzuela, président de la Commission exécutive des Jeux, magistrat de valeur, plusieurs fois champion national d'escrime et membre de l'équipe argentine de fleuret aux Olympiades de 1936, à Berlin.

Son dynamisme galvanise tous ses collaborateurs et, grâce à lui, l'Argentine a pu brillamment réussir dans cette grande épreuve d'organisation sportive internationale.

L'enthousiasme des masses a été énorme. Il s'est manifesté dès le défilé d'inauguration, qui a eu lieu à la tombée de la nuit, dans le nouveau Stade Peron, après un discours du président de la République lui-même, qui, par la suite, a été présent à toutes les compétitions en compagnie de son « Esposa ».

Les différents jeux ont eu lieu au stade du River Plata, tandis que les athlètes non argentins étaient magnifiquement logés au Collège militaire, qui peut contenir plus de 2000 personnes et se trouve doté de toutes les installations sportives nécessaires.

Pendant les Jeux, s'est aussi déroulé le troisième Congrès sportif panaméricain, où on a beaucoup discuté (mais très peu obtenu, comme dans tous les congrès, d'ailleurs) sur différents problèmes des deux Amériques, tandis que le Congrès de médecine sportive était à peine terminé (question, celle-ci, dont l'importance croît au jour le jour), sans parler du Congrès des professeurs d'éducation physique, catégorie trop négligée, peut-être, par les sportifs d'aujourd'hui.

Dans cette ambiance enthousiaste et imprégnée d'esprit sportif (l'Argentine étant un peuple jeune a, pour le sport, l'enthousiasme du premier amour) ont eu lieu, en même temps que les Jeux panaméricains, deux courses d'autos sur le circuit citadin de « Costanera Norte », qui se déroule près du merveilleux quartier de Palermo, à travers une succession de jardins et de petits lacs idylliques. C'étaient le « Prix General Peron » et le « Prix Eva Peron », disputés respectivement les 18 et 24 février et gagnés, tous deux, par le pilote argentin José-F. Gonzales (Ferrari 2000 à compresseur), sur les Mercedes-Benz pilotées par Juan-Manuel Fanguio, l'idole des foules argentines et les excellents pilotes allemands Hermann Lang et Karl King. Gonzales est un pilote que je pourrais appeler « musculaire », car il conduit avec une telle fougue et manie d'une façon si rapide volant et accélérateur que, au sortir des courbes, on ne sait plus si la machine est propulsée par l'essence ou par les muscles de son pilote. Quoi qu'il en soit, la Ferrari a un double mérite: d'avoir su résister au terrain, et à l'exubérance de son homme. Les applaudissements enthousiastes de la foule s'adressaient non seulement à Fanguio et à Gonzales, mais aussi au pilote argentin Carlos Menditiguy sur Maserati 1500. Cette même foule avait déjà eu l'occasion de l'acclamer, dans le passé, comme champion de polo à cheval, sur le tapis vert des stades uniquement consacrés à ce sport, qui renferme, dans ses déroulements caracolants, toute l'âme des cavaliers lancés, dans un galop interminable, à travers les immenses prairies de la pampa.

Même au centre de la ville, on trouve deux merveilleux courts de polo, recouverts par un doux tapis du plus beau vert (admirablement soigné, d'ailleurs), avec deux énormes tribunes et jusqu'à une grande piscine pour les chevaux. Hôte de M. Enrico Alberdi, président de l'« Asociacion Argentina del Polo » qui, avec son frère, est un des meilleurs joueurs d'Argentine et partant, du monde, j'ai assisté à nombre de matches de polo. Tantôt M. Alberdi était assis à mon côté, m'illustrant les finesses et les secrets de l'entraînement très dur de ces races dans la pampa; tantôt je l'admirais prenant part au jeu, cavalier magnifique, membre, avec ses frères, d'une équipe jamais battue à ce jour. En Argentine, les clubs de polo sont au nombre de 175.

Cependant, l'Argentine n'est pas uniquement une grande plaine. Brusquement, l'immense prairie se cabre et donne naissance aux Andes, une des chaînes de montagne les plus importantes du monde.

Malgré la distance considérable qui sépare les principales villes des zones de l'alpinisme andin (1700 km. à vol d'oiseau, entre Buenos-Aires et Bariloche), l'enthousiasme des grimpeurs est énorme.

Bepi Gambero, l'animateur de la section argentine du Club alpin italien, a tenu à me montrer le

premier numéro de sa revue *Montagna*, publiée à Buenos-Aires et considérée comme le cœur des grimpeurs italiens qui cherchent à assouvir, dans les Andes, leur nostalgie des Dolomites.

Désormais, le sport a pleinement conquis l'hémisphère austral aussi. A ce propos, le choix du Comité olympique international qui pour les Jeux olympiques de 1952, est tombé sur Melbourne, est particulièrement heureux dans le temps et dans l'espace. Il est juste, en effet, que les habitants de la calotte nordique de la terre, agrippés jusqu'ici, au point de vue sportif, à leur hémisphère boréal, se rendent compte de l'énorme effort qu'ont accompli et qu'accomplissent encore les athlètes au sud de l'équateur, pour pouvoir se rencontrer avec ceux des autres pays. Ici, il ne faut pas omettre de souligner la prévoyance du monde du football, qui a choisi le Brésil pour le Championnat mondial de 1950.

En Amérique du Sud, en Australie, en Afrique du Sud, d'énormes progrès ont eu lieu dans le secteur du sport. De plus, à l'encontre de ce qui se passait jadis, lorsque, séparés par des océans infinis, les habitants de ces terres lointaines se consacraient presque uniquement à leurs sports nationaux, actuellement ils s'orientent rapidement et sûrement vers le programme olympique le plus complet. Assurément, il s'agit de pays qui doivent surtout tenir compte des motifs géographiques, de la distance, des éléments météorologiques, qui renversent les saisons à leurs antipodes, pour ne rien dire des facteurs économiques, représentés par les frais de voyage vraiment importants. On comprend donc bien pourquoi ils ne sont pas représentés à tous les championnats du monde; mais c'est aussi pour la même raison que leurs efforts sont tendus davantage vers la participation aux Olympiades.

Cherchons à mettre un moment de côté notre égoïsme de « boréaux » et pensons aux énormes voyages que doivent faire les athlètes sud-américains pour arriver en Europe et en Amérique du Nord où, à ce jour, ont eu lieu toutes les Olympiades et la plus grande partie des championnats du monde. Pensons aux transports des chevaux, des embarcations à voile, des canots qui, à de rares exceptions près, ne peuvent utiliser l'avion; pensons au sacrifice financier, tout que négligeable, au temps exigé, aux malaises physiologiques, dus à la différence de climat et admettons franchement que nous, habitants de l'hémisphère de l'Etoile polaire, nous avons été, jusqu'à maintenant, de grands égoïstes et n'avons jamais tenu compte de la passion sportive et des efforts de nos amis de la Croix du Sud.

N'allez pas croire, toutefois, qu'au point de vue distance et voyage, Melbourne facilite l'Amérique du Sud. Justement, le président du Comité olympique argentin me confiait ses préoccupations au sujet du transport de ses athlètes en Australie, en 1956. De Buenos-Aires à Melbourne, via Le Cap, il n'existe ni communications aériennes, ni lignes de navigation à travers l'Atlantique et l'Océan indien; on arriverait plus vite en passant par l'Europe et les Indes, ou bien par l'Amérique du Nord et les Hawaii. Distances énormes donc, dans ce cas aussi.

Les Jeux panaméricains ont permis, cependant, aux représentants des 29 pays, disposant d'un comité olympique national, ou d'organisations analogues, de réaliser, pour les athlètes américains, une répétition générale, la veille des Jeux olympiques de l'année prochaine.

Répétition aussi utile que vaste, au point de vue spirituel et géographique. Du 35° parallèle (celui de Buenos-Aires) au 50°, qui touche les centres les plus importants de l'athlétisme canadien, il y a 85° de latitude, soit 9380 km., distance vraiment énorme, par rapport à l'échelle de l'Europe, si l'on pense que, de la Sicile à Helsinki (distance maximum

pour un athlète italien), il y a 2500 km. à vol d'oiseau.

Le sport a donc complètement conquis l'hémisphère austral. Et cette constatation que j'ai faite m'a convaincu encore davantage du fait que, réellement, le sport rapproche les peuples. Il y a 12 000 km. environ de Milan à Buenos-Aires. Eh bien, dès ma première prise de contact avec le Brésil grand et généreux, lorsque je débarquai à Rio, j'oubliai, dans les stades et les gymnases, la Méditerranée, Gibraltar, l'Atlantique, les tropiques et l'équateur, dans ce sens d'exterritorialité qui fait de nous les membres d'une communauté internationale inconfondable.

Du Brésil, où Ferreira Santos, médecin de valeur, consacre à ses athlètes toute son ardente passion de « paulista », à l'Uruguay imprégné par l'esprit de la grande aristocratie sportive, personnifié par Joaquín Serratoso Cibils, à l'Argentine, où notre vieil ami, Riccardo Aldao, a créé, il y a de longues années, ce sport argentin et cette organisation sportive qui ont subi si brillamment l'épreuve des Jeux panaméricains et où Horazio Bustos Moron n'épargne ni son activité compétente ni l'exquise amabilité du grand aristocrate qu'il est, on se trouve partout en présence d'une pléiade d'athlètes et de dirigeants qu'un même idéal sportif rapproche.

La vie d'Aldao coïncide tellement avec sa grande création sportive qu'il demeure, jour et nuit, dans ce club de « Gimnasia y Esgrima » qu'il fonda, qui compte actuellement, à Buenos-Aires, 35 000 membres, et où l'escrime est enseignée par le grand champion italien Candido Sassone.

C'est que les sportifs italiens en Argentine sont nombreux et enthousiastes. Et si la distance de la mère patrie est de 12 000 km. environ, ils ont par contre le privilège (et ce n'est pas toujours le cas) de vivre près d'une ambassade, que notre ambassadeur, Giustino Arpesani, a fait réellement devenir la maison patriarcale et cordiale à la fois de tous les Italiens. Il les représente tous avec une distinction, un tact et un prestige qui constituent la clé dorée de notre pénétration en Argentine.

Alberto BONACOSSA.

DE JEAN GIRAUDOUX

Faites défiler les vieillards d'un pays,
et vous connaîtrez l'état de ses sports.

L'homme qui ne sait pas courir, sauter, nager, c'est une auto dont on n'aurait jamais employé que la première vitesse.

On appelle Amateur, en langage sportif, celui qui n'a pas voulu passer sa jeunesse sans connaître toutes les ressources de son corps jeune.

On appelle Professionnel le sportif qui n'a pas de profession et qui vit de son sport.

Agréable spectacle qu'un amateur qui vieillit. Il devient un homme fort et sain. Il a le passé de son enfance.